

quel j'ordonnai d'aller mouiller sous le canon de la corvette *la Naiade*. Mais à cet instant arriva un canot de la *Néréide* avec un lieutenant de vaisseau qui me cria : « L'amiral vous ordonne de prendre leurs pilotes mexicains à tous les navires qui sortent du port. — S'agit-il aussi du paquebot anglais ? demandai-je. — L'amiral ne s'est pas expliqué, mais il a dit : tous les pilotes. »

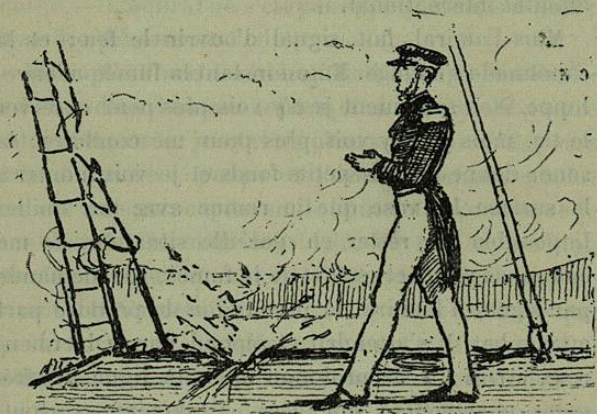
Bien qu'en face des susceptibilités anglaises l'enlèvement d'un homme à bord d'un navire de guerre me parut grave, je n'avais plus qu'à agir. *L'Express* m'avait passé à poupe et j'avais échangé un salut amical avec son capitaine, le lieutenant Cooke que je connaissais. Il était déjà loin. Je mis le pavillon anglais à tête de mât en l'appuyant d'un coup de canon. Il s'arrêta, attendit le canot et l'officier que je lui envoyai et le dialogue suivant s'engagea. Mon officier. « J'ai ordre de vous demander votre pilote. » — Le lieutenant Cooke : « J'en ai besoin pour me rendre à Sacrificios. — Ce n'est pas une simple demande que je vous adresse. — Si je ne vous le livre pas, est-ce que vous le prendrez ? — Nous espérons que vous nous le donnerez de bonne grâce, sans avoir recours aux moyens violents. — *That's very well, Sir!* » accompagné d'une poignée de main qui termina l'entretien, une fois que le commandant anglais eût mis sa responsabilité à couvert ; et le pilote passa dans mon canot où l'amiral l'envoya immédiatement prendre. Le *revenue schooner* américain livra le sien sans difficulté, mais en mettant à la charge de l'ami-

ral les accidents qui pourraient survenir à son navire faute de pilote.

J'ai raconté avec détails cet incident du pilote de *l'Express*, parce qu'il fut cause d'une violente discussion dans le Parlement anglais, où je fus pris à partie personnellement et rendu responsable de cet attentat international.

Mais l'amiral fait signal d'ouvrir le feu ; et la canonnade s'engage. En un instant la fumée m'enveloppe. Non seulement je n'y vois plus pour observer le tir, mais je n'y vois plus pour me conduire ; la sonde donne de très petits fonds et je vois monter à la surface la vase que je remue avec ma quille. Impossible de rester en pareille situation. Je me couvre de voiles et sortant de la fumée, je redemande par signal à l'amiral la permission de prendre part au combat. Il s'attendrit et répond par le bienheureux « *Oui !* » Je prolonge alors la ligne des frégates chaudement engagées, *l'Iphigénie* surtout. A chaque instant je voyais voler en l'air les éclats de bois projetés par les boulets qui la frappaient. Elle en reçut cent huit dans sa coque, sans compter la mâture ; le mât de misaine seul en eut huit ; c'est miracle que tout ne tombât pas. Ce brave Parseval se promenait sur sa dunette, se frottant les mains quand un coup portait près de lui. C'était vraiment beau à voir. Nous échangeâmes un salut de la main, et j'allai me poster au bout de la ligne des frégates, où je restai sous voiles, allant en venant en faisant aussi mon petit tapage.

Le fort en voyait de dures. Plusieurs explosions s'étaient déjà produites ; l'idée me vint de faire charger toute ma batterie à obus et de diriger son tir contre une espèce de tour, appelée en fortification un cavalier, dont le feu était particulièrement vif. J'avais



d'excellents canonniers, mais de mon poste de commandement, la fumée m'empêchait de voir où portaient les coups. Mon second placé à l'avant pouvait mieux en juger. Au premier coup : « Bon ! Dans le cavalier, » me crie-t-il. Deuxième coup : « Dans le cavalier ! » Troisième coup : « Dans le cavalier ! » Quatrième coup ?? Mais on ne voit plus rien ; un immense nuage de fumée, blanche en haut, noire au-dessous, s'élève du fort et monte lentement à une grande hauteur. Quand cette fumée, poussée par le vent,

s'écarte un peu, il n'y a plus de cavalier, tout a sauté en l'air : mon équipage pousse un cri de joie et un de mes chefs de pièce exécute un brillant rigodon. Sont-ce mes obus ? Sont-ce les bombes des bombardes qui ont fait le coup ? Pas un de mes braves *Créoles* n'admet le plus léger doute là-dessus. Que chacun garde son opinion !

Le feu se ralentissant, j'allai prendre les ordres de l'amiral. Dans la nuit, le fort se rendit, la garnison, forte de deux mille hommes, évacua la place et une convention fut conclue avec le général commandant à Vera-Cruz pour s'abstenir de part et d'autre de nouveaux actes d'hostilité. Puis nous occupâmes le fort et l'amiral me donna ordre d'amarrer la *Créole* sous ses murs et d'amariner les bâtiments de la marine mexicaine qui s'y trouvaient, de concert avec le comte de Gourdon, commandant le *Cuirassier*. Sauf une jolie corvette appelée l'*Iguala* qui a pris place dans notre marine, ces prises ne valaient pas grand'chose. Le malheureux fort était dans une condition épouvantable. Le boulet, les bombes, les explosions avaient tout bouleversé. Nombre de cadavres partout ensevelis sous les débris répandaient une odeur infecte. Là où le combat n'avait pas fait son œuvre régnait une repoussante saleté et tout cela sous un soleil équatorial et en pleine fièvre jaune. L'équipage de la *Créole* s'occupa aussitôt des travaux d'assainissement, de concert avec le détachement de sapeurs du génie qui faisait partie de l'expédition. Nous relevâmes et trainâmes au large les cadavres, et il y eut

là des actes de dévouement très méritoires, publiquement appréciés du reste par l'amiral.

M. Desfossés, mon aide de camp, avait, à tout événement, rédigé un petit code de signaux, se faisant au moyen de chemises de couleur, avec la maison de notre consul à Vera-Cruz. A peine cinq jours étaient-ils écoulés depuis la prise du fort que ces signaux nous apprirent tout à coup que les Français couraient de grands dangers en ville. Nous envoyâmes immédiatement nos embarcations au môle où se pressait une foule éperdue d'hommes, de femmes, d'enfants, que nous recueillîmes et transportâmes au fort. Notre consul nous informa en même temps que Santa-Anna, nommé généralissime, venait d'arriver avec des troupes, qu'il avait déclaré la convention nulle, etc., etc., et qu'il fallait s'attendre à tout. Avis en fut immédiatement transmis à l'amiral, qui était avec l'escadre assez loin, au mouillage de l'île Verte. Il faisait beau heureusement, car sans cela toute communication eût été impossible. L'amiral vint, de sa personne, le soir même, et s'installa à bord de la *Créole*. Avec sa résolution habituelle, il avait de suite pris son parti de devancer l'action de l'ennemi et de profiter de la surprise pour exécuter, avec les faibles moyens dont nous disposions, un coup de main de nature à mettre Vera-Cruz et ses forts, hors d'état de nuire, du moins pendant quelque temps. La nuit fut donc employée en préparatifs. Les embarcations de l'escadre arrivèrent successivement, sans accident, amenant toutes les compagnies

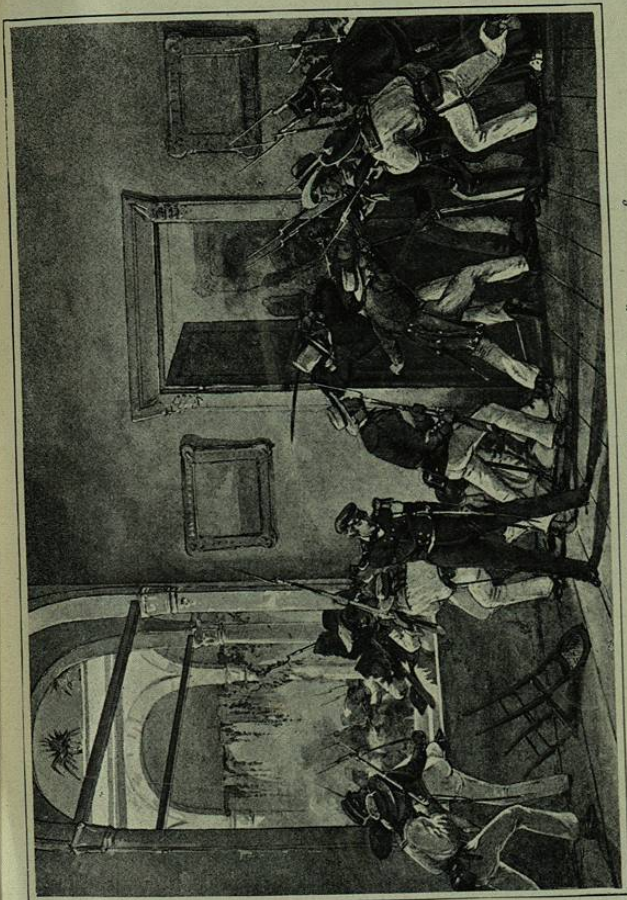
de débarquement, faisant avec les trois compagnies d'artillerie, qui occupaient le fort, environ onze cents hommes.

Entre quatre et cinq heures du matin, par un brouillard épais, on se mit en marche. La moitié des compagnies de débarquement, sous les ordres du commandant Parseval, devait escalader avec des échelles, le fortin de gauche de la ville, puis parcourir les remparts en enclouant l'artillerie et détruisant tout ce qu'on trouverait. L'autre moitié, sous les ordres du commandant Lainé devait faire la même besogne à droite. Enfin une troisième colonne au centre devait débarquer sur le môle, faire sauter la porte de la marine et se diriger sur le quartier général de Santa-Anna, pour essayer de s'emparer de sa personne. Ma compagnie, de soixante hommes environ, faisait l'avant-garde de cette dernière colonne, dont les compagnies d'artillerie de marine formaient le gros.

Nous voilà partis, les avirons garnis de fourrure pour amortir le bruit. Une lueur de crépuscule éclaire à peine et nous nous écarquillons les yeux dans la brume pour apercevoir le môle; la grande porte de la ville est fermée; il n'y a pas de sentinelle extérieure, tout dort. Nous débarquons dans un profond silence, et la colonne se forme. Les sapeurs courent en avant, posent le sac à poudre, une table inclinée qui sert de masque, puis un sergent de mineurs allume la mèche et se colle dans un ressaut de la muraille. Pan! le masque du pétard nous rase la tête, un des battants de la porte est à terre; au même moment

la fusillade éclate du côté de la colonne Parseval. « En avant et vive le Roi ! » Nous apercevons le poste de la porte qui se sauve et se perd dans le brouillard. Pas un chat dans les rues ; le bruit de la fusillade a fait rentrer quiconque était dehors. Conduits par un guide, nous prenons au pas gymnastique une rue qui nous conduit à la porte de Mexico, où le brouillard se lève un peu. Quelques coups de fusil et de baïonnette nous débarrassent du poste de la porte. En ce moment arrive, ventre à terre, de l'intérieur de la ville, une calèche attelée de six mules, avec des postillons pittoresques en grands chapeaux. C'est la calèche ayant amené Santa-Anna, qui essaye de gagner la campagne. On fait tomber deux ou trois mules, mais la calèche est vide.

Nous recevons alors une forte décharge de mousqueterie d'environ cent cinquante soldats, qui disparaissent aussitôt dans une rue latérale. C'est la grand-garde du quartier général. Nous courons après elle et nous arrivons à temps pour voir les derniers d'entre eux pénétrer dans une grande maison que mon guide me dit être l'Hôtel du Gouvernement militaire. Une vaste cour entourée de galeries ; au-dessus, un premier étage d'arcades garnies de pots de fleurs et de plantes grimpantes, tel est l'aspect qui se présente à nos yeux en entrant. Une vive fusillade part immédiatement du premier étage dès que nous paraissions dans la cour. Il n'y a pas à hésiter, il faut monter là-haut pour mettre ces gens à la raison. Un escalier étroit est le chemin à suivre.



1. Magrier de Maisonneuve, aspirant, blessé. 2. Morel, enseigne, blessé. 3. Jadot, second maître. 4. Prince de Joinville. 5. Ed. Penand, lieutenant de vaisseau. 6. Goubin, lieutenant de vaisseau, blessé.  
No 18. — MEXIQUE. — Combat de Vera-Cruz.

Eh bien ! chacun doit confesser ses faiblesses. Quand je vis cet escalier où je devais monter le premier, pour arriver là-haut et y recevoir tout seul la première décharge, j'eus une seconde d'hésitation et je m'écriai en agitant mon sabre : « Les hommes de bonne volonté en avant ! » Mon fourrier, un Parisien, se précipita alors sur l'escalier et sa vue me rendant aussitôt au sentiment de mon devoir, je me précipitai à mon tour ; nous luttâmes d'enjambées et j'eus la satisfaction d'arriver en haut bon premier, suivi du reste par toute ma compagnie. Et ce ne fut pas si terrible !

D'abord nous nous trouvâmes dans une espèce de vestibule, recevant par les fenêtres et à travers les portes des coups de fusils mal dirigés, qui blessèrent seulement deux officiers. Puis chacun travaillant pour son compte, je me jetai avec un second maître, nommé Jadot, contre une porte que nous défonçâmes à coups d'épaule. Quand elle céda, je fus projeté en avant par mes hommes, qui se pressaient derrière moi, et lancé dans une salle pleine de fumée et de soldats mexicains. Un d'eux, en uniforme blanc à épaulettes rouges, dont je vois encore les cheveux indiens plats et l'œil mauvais, me tenait en joue et me mit le canon de son fusil presque sur la figure. J'eus le temps de me dire : « Je suis f... ! » Mais non ! le coup ne partit pas, le fusil me tomba sur le pied, et je vis mon homme rouler sous un canapé, emportant avec lui, tordu entre ses côtes, le sabre que mon lieutenant Penaud, prompt comme l'éclair,

lui avait passé à travers le corps. Je crois que je me défis ensuite moi-même d'un autre grand diable ; puis l'élan étant donné, tout fut culbuté, et je me trouvai dans une autre salle au fond de laquelle je vis plusieurs officiers, dont un général, debout, le sabre au fourreau, très calmes. Je me précipitai en avant avec maître Jadot pour les protéger contre mes hommes un peu excités et la lutte cessa. Le général, un grand blond, beau garçon, s'appelait Arista, et est devenu plus tard président de la république mexicaine. Il me remit son sabre et je le fis conduire en bas le laissant aux mains du commandant d'artillerie Colombel, qui l'envoya au fort. Quant à Santa-Anna, nous ne le trouvâmes plus, son lit était encore chaud ; nous primes ses épauettes, sa canne de commandement, et maître Jadot, qui avait perdu son chapeau de paille dans la bagarre, se coiffa de son chapeau ferré. Je me hâtai de quitter cette maison, qui était pleine de sang et où la vue de deux malheureuses femmes qui avaient été tuées par la fusillade à travers les portes me faisait horreur.

Une fois dehors, je rencontrai le commandant Lainé qui arrivait par le rempart, accomplissant sa tâche de destruction ; il m'engagea à me diriger, avec ma compagnie, vers un point de la ville où la colonne Parseval faisait un feu nourri, en donnant un coup d'œil aux églises dont les tours étaient, disait-on, armées de canon. Je me mis en devoir d'exécuter cette véritable course au clocher, et arrivai devant un grand édifice, d'où l'on tira sur nous. Nous y en-

trâmes ; c'était l'hôpital ; il y eut encore une pétarade dans une grande salle du rez-de-chaussée, pleine de malades qui se tenaient debout sur leurs lits ou se jetaient à genoux, en disant : « Gracia, » à peine couverts de couvertures rouges. C'était hideux ; tous ces malheureux étaient plus ou moins atteints du vomito. Entrés par une porte, nous nous hâtâmes de sortir par l'autre et tombâmes enfin dans une longue rue droite, au bout de laquelle on apercevait une grande maison dont les fenêtres crépitaient de mousqueterie, comme une grande pièce de feu d'artifice. Cette vaste et solide maison, à cheval sur le rempart, avec portes sur la ville et portes sur la campagne, s'appelait la caserne de la Merced. Pleine de troupes et recevant sans cesse des renforts du dehors, elle arrêtait depuis le matin la colonne Parseval et allait bientôt arrêter la colonne Lainé.

Une grande porte faisait face à la rue par laquelle nous arrivions. Cette porte était, bien entendu, fermée ; nous amenâmes dans son axe une pièce d'artillerie et lui envoyâmes un obus. Dans la fumée du coup de canon mêlée à l'espèce de brouillard qui régnait encore, nous crûmes la porte renversée et nous nous précipitâmes en avant, mais en approchant nous découvrimus que la maudite porte était intacte, et nous dûmes nous rejeter à l'abri dans des rues latérales, car, en un instant, toute notre tête de colonne, dont six ou sept officiers, était tuée ou blessée. Nous nous mîmes alors, sapeurs, artilleurs, marins, à pousser une barricade en travers de la rue pour y mettre en

batterie du canon et abattre pour de bon la porte avant de recommencer l'attaque. Mais sur ces entre-faites l'amiral arriva et les grands chefs conférèrent avec lui. Considérant que la moitié des équipages était à terre, que le moindre changement de temps pouvait les empêcher de se rembarquer, considérant que le but que s'était proposé l'amiral était atteint, ordre fut donné de se rembarquer.

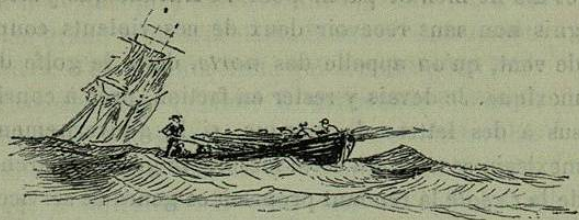
Le retour se fit sans difficulté hors le dernier moment, quand il ne restait plus sur le môle que l'amiral et quelques officiers. On entendit alors en ville un grand bruit d'acclamations et d'instruments guerriers. C'était Santa-Anna qui arrivait pour jeter les Français dans la mer. Il déboucha, à cheval, sur le môle, à la tête de ses hommes. Mais les chaloupes des frégates restées de chaque côté du môle tirèrent à mitraille sur cette tête de colonne et jetèrent tout par terre, Santa-Anna et le reste. Quelques fanatiques coururent néanmoins jusqu'au bout du môle, pour fusiller l'amiral à bout portant, et il courut là un grand danger. Son patron et l'élève de corvée Halna Dufrétoy (mort amiral et sénateur) le couvrirent de leur corps et furent grièvement blessés. Son secrétaire, qui l'accompagnait avec un fusil à deux coups, fit coup double sur deux Mexicains. Là aussi fut tué un grand ami à moi, un jeune homme charmant et plein d'avenir, Chaptal, élève de première classe. Sachant combien je lui étais attaché, on me remit comme souvenir ses aiguillettes que j'envoyai à sa famille. Rentré à bord de la *Créole*

où je rapportais deux de mes aspirants grièvement blessés : Magnier de Maisonneuve et Gervais, l'amiral me donna l'ordre d'envoyer de cinq minutes en cinq minutes un obus à la caserne de la Merced. Ainsi se termina pour moi la journée où je perdis ma virginité de soldat. L'action militaire de la campagne était finie, le fort de Saint-Jean-d'Ulloa restait entre nos mains comme garantie. A la diplomatie d'achever l'œuvre.

L'amiral renvoya une grande partie de ses navires et me fit bientôt partir pour la Havane que j'atteignis non sans recevoir deux de ces violents coups de vent, qu'on appelle des *norte*, dans le golfe du mexique. Je devais y rester en faction, prêt à courir sus à des lettres de marque, si le gouvernement mexicain recourait à cette mesure, la grande marche de la *Créole* la rendant propre à ce genre de service. En attendant, ce séjour, après les horreurs de Sacrificios et du vomito, était très agréable. Le commandant d'une corvette anglaise, le *Satellite*, nous donna, à M. de Parseval, à deux autres commandants et à moi un diner qui fut si cordial que vers le dessert un des deux commandants que je ne nomme pas, passa tout doucement sa main sur son front en disant : « Je me sens un peu indisposé », et incontinent disparut sous la table. Nous le primes, le commandant Parseval, le capitaine anglais et moi par les épaules et par les pieds, mais Parseval et l'Anglais riaient tellement que nous eûmes de la peine à le porter sur un lit où nous le déposâmes et où il

reposa jusqu'au lendemain. Je ne sais si c'est pour ce fait d'armes et cette blessure que sa ville natale lui a élevé une statue.

Bien entendu, je recherchai et retrouvai toutes mes anciennes connaissances havanaises. Une seule était invisible, la dame à la cigarette. J'avais beau m'installer tous les soirs devant sa loge, personne ! J'avais beau aller en visite là où je savais qu'elle fréquentait ! Buisson creux ! J'en étais tout marri. Je m'avisai alors d'un stratagème. La *Créole* mit à



la voile à l'improviste, avec grand fracas, pour aller à la recherche d'un navire mexicain, signalé au large, *disait-on*. Une fois le jour tombé, je fis faire force voiles vers le port, et laissant le commandement à mon second, avec ordre de me reprendre vers quatre heures du matin, à une certaine distance et dans un certain alignement du feu du port, je me jetai dans mon canot et débarquai. D'un saut je fus au théâtre. Elle y était ! et je ris encore de la tête des grands-parents, quands ils me virent paraître. Mais du coup, ils levèrent la quarantaine, et quand, peu après, je donnai un bal à bord de

l'*Iphigénie*, la charmante femme en fut le principal ornement. Belle et originale cette soirée de bal où soufflait un petit vent de victoire, de besogne bien faite et où la vieille *Iphigénie* mêlait ses glorieuses cicatrices à l'éclat des fleurs et des lumières.

Après un mois de séjour à la Havane, comme il n'était nullement question de corsaires, je reçus l'ordre de ramener la *Créole* à Brest, où j'arrivai en mars 1839, mon singe ayant été le premier du haut de la mâture à apercevoir et signaler la terre. A peine en rade, l'amiral préfet maritime vint à bord, m'annoncer que j'étais nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le brave amiral voulut absolument me recevoir comme tel devant la garde assemblée. Il tira son épée pour me donner l'accolade, tout en faisant un petit discours pendant lequel, très ému et brèche-dents, il me tint sous le feu d'une mitraille devant laquelle je ne bronchai pas.